

CARNET D/ART

ARTS VISUELS / CINÉMA / LITTÉRATURE / MUSIQUE / PHOTOGRAPHIE / PRESCRIPTIONS / SPECTACLE / SOCIÉTÉ

BY ANNE-BÉNÉDICTE LEBEAU / ARTICLES, ARTICLES SPECTACLE, SPECTACLE, THÉÂTRE / 14 NOVEMBRE 2018

FINIR EN BEAUTÉ



Communion funèbre.

L'espace est restreint, la lumière crue. Une petite communauté de spectateurs – de témoins ? De voyeurs ? – prennent place en circulaire : la veille mortuaire commence. Ni oraison, ni élégie, c'est bien d'une veille dont il est question.

Mohamed El Khatib fait revivre les dernières années de la vie de sa mère, Yamna louaj, emportée le 20 février 2012 par un cancer. Alors que son certificat de décès passe entre les mains hésitantes, les captations audios déferlent sur l'écran noir : pronostics médicaux, concertations familiales et parfois même, lointaine, étrangère, la voix de la défunte.

Entre fiction et documentaire, Mohamed El Khatib invite le réel au plateau. C'est un journal qu'il donne à entendre, une époque qui se rejoue : deux ans de la maladie d'une mère et l'absence, inéluctable, qui se profile. Et si Yamna est propulsée d'outre-tombe en personnage principal de cette pièce impudique, c'est son omniprésente absence qui rayonne. Orchestrant sources et témoignages, l'auteur s'amenuise sur la scène. Sa voix est basse, son corps statique. Le fils s'efface, ses émotions avec.

Ne subsistent que les traces tangibles, non de la mère, mais de sa maladie.

Finir en beauté est une fresque intime, minimaliste. Pourtant, et sans jamais céder au pathos, éclairant son récit de touches d'humour et de malice, El Khatib s'attache à dire l'universel : le deuil, la disparition, le passage à l'âge adulte.

Alors que l'auditoire se fait confident, on peut toutefois s'interroger sur la démarche. À ne vouloir dire que le réel, n'est-ce pas une certaine vacuité qui s'énonce ?

L'enterrement touche à sa fin, El Khatib disparaît brusquement. Il ne reviendra pas – ultime incarnation du départ.

Et l'on repart vaguement soulagé, peut-être même troublé de n'avoir pas été plus touché.

Image à la Une © Mohamed El Khatib / Anthony Anciaux – Fonds Porosus.



Mohamed El Khatib, récit de la mère morte

Vendredi 17 Juillet 2015,

Seul en scène, l'acteur, auteur et metteur en scène présente Finir en beauté (pièce en un acte de décès) dans le off à la Manufacture.

Il accueille le public avec bienveillance. Attend que chacun s'installe. Sur le plateau, un écran de télévision. Face au public, d'une voix douce et apaisée, Mohamed El Khatib parle, raconte, dévoile, se dévoile. Dès les premiers mots, les premiers silences, les premières hésitations, on écoute, dans un recueillement partagé. Il déroule ce récit, ce compte à rebours qui sépare les derniers instants de vie de la mort, avec des incises, des arrêts sur image, des souvenirs tissés dans le désordre mais qui trouvent naturellement leur place dans cette narration. Sur son lit d'hôpital, la mère comprend ce qu'elle veut, ce qu'elle peut, du diagnostic des médecins. Elle parle, comme toutes ces femmes et hommes aux multiples trajectoires d'exilés, un français fortement émaillé de mots arabes. Ou un arabe francisé, où l'irruption d'un mot en français nous aiguille. Le fils, à l'instar de tous les fils, traduit, invente des métaphores dans la langue maternelle, un hommage à cette langue fragmentée issue des immigrations qui insufflent de la musicalité à un français atone qui pince plus souvent les mots qu'il ne les chante. Au chevet de la mère, il ne perd rien de ces échanges, entre eux, avec des amies au téléphone. Il voulait tout filmer. Avec une caméra, la même que celle d'Alain Cavalier. Refus des sœurs. Alors il enregistrera la voix, fatiguée mais toujours vive, de sa mère. Mais aussi le jargon balbutiant des médecins. Et puis on avance, la roue tourne. La mort s'invite. La vie prend le relais.

Rires et pleurs dans ce récit puissant et osé...

Ce n'est pas un récit de mort mais un récit de vie, où les souvenirs sont joyeux, où les anecdotes, parfois cruelles, le plus souvent drôles, brossent le portrait d'une famille ouvrière ordinaire, où les enfants ont poussé dans une petite maison achetée à crédit mais avec jardin. Mohamed El Khatib s'amuse. Des clichés sur les Arabes en général et les immigrés en particulier. Du droit de vote, toujours promis, jamais acquis. Des moutons égorgés dans la baignoire. D'un copain d'enfance converti à l'islam. De l'imam qui envoie des SMS pendant l'enterrement, le portable dans une main, le Coran dans l'autre. Du cérémonial du deuil comme passage obligé. On rit, on pleure quand plus personne dans la maison ne trouve les bols de soupe car « la seule personne qui savait que ces putains de bol se trouvaient dans la soupière » n'est plus là. Mohamed El Khatib est un artiste. Sa mère et son père n'ont jamais très bien compris ce que ça signifiait. Son récit est puissant, osé, convoque l'intime et la pudeur dans un même élan.